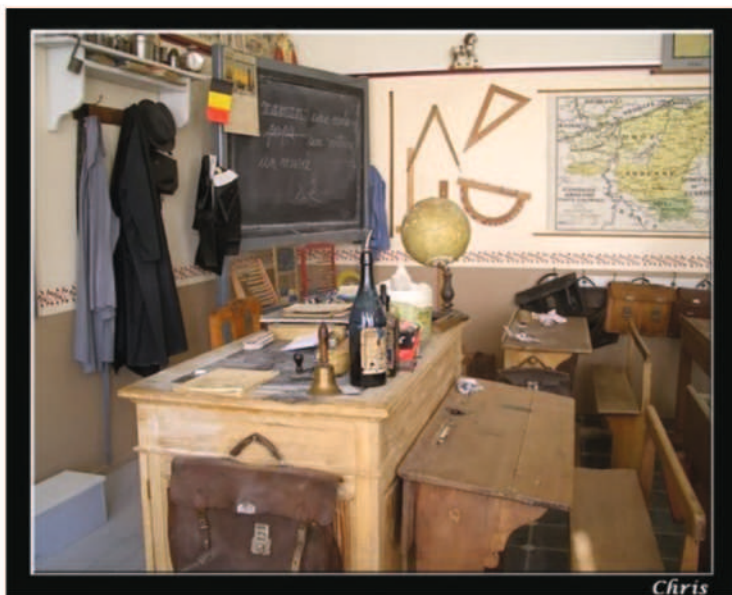


Colette Dufour



Les cahiers au feu et la maîtresse au milieu ?



Sommaire

Prologue.....	7
Chapitre 1 – Une future institutrice.....	11
Chapitre 2 – Institutrice enfin !	33
Chapitre 3 – Directrice d'école maternelle.....	89
Chapitre 4 – Professeur de CEG.....	117
Chapitre 5 – Directrice à 6 classes	129
Chapitre 6 – Les grands événements dans la vie d'une école	157
Chapitre 7 – Les (mes) enfants.....	165
Chapitre 8 – Les parents.....	217
Chapitre 9 – Les accidents – les maladies.....	237
Chapitre 10 – Petites histoires particulières	253
Chapitre 11 – Réglementation, réformes et réformettes.....	285
Chapitre 12 – « Prendre un enfant par la main et le mener à demain » Y Duteil.....	319
Épilogue.....	341

A mes ex-élèves et leurs parents.

A mes ex-collègues de travail
(enseignants et femmes de service)

Aux maires et personnels municipaux
qui ont croisé ma route pédagogique.

Prologue

– C’était au temps où les institutrices n’étaient pas encore « professeurs des écoles » !...

Et oui ! Je ne fus qu’une institutrice, mais si fière de l’être... et lorsque, à deux ans de la retraite, on me gratifia de ce nouveau titre, j’eus l’impression de l’avoir usurpé...

Car enfin un professeur ça sait plus de choses que moi... en maths, en anglais... ça a fait de longues, très longues études...

Une institutrice ça embrasse, ça gronde, ça écoute, à mi-chemin entre la mère et la vie... ça comprend, ça ressent... et ça s’énerve aussi !

Mais justement c’était au temps où l’on pouvait donner une fessée à un enfant sans risquer la prison.

C’était au temps où l’on pouvait réprimander un élève sans craindre de recevoir un coup de poing de la part de son père ou de sa mère... ou du grand frère !

Le « tout en un » c’était nous : Prof de gym, infirmière, coiffeuse, gendarmette... en plus de notre « mission » d’apprendre à lire, écrire, compter, à savoir se moucher et se laver les mains...

Oui c'était cela : nous étions des missionnaires.

– C'était au temps où on écrivait au stylo bille. Il venait enfin d'être autorisé par le rectorat, pour le courrier officiel, car, auparavant on devait impérativement utiliser un stylo à encre, ce qui avait déjà été un grand pas en avant sur le chemin du progrès puisque dans ma jeunesse, nous étions obligés d'écrire avec un porte-plume dont on trempait la plume « sergent major » dans un encrier, lequel devait être soigneusement rempli, une fois par semaine, de ce fameux liquide noir ou bleu appelé encre, ce satané liquide... qui tachait les doigts et s'éclaboussait sur le papier. (Ouf quelle était longue cette phrase ! c'est pour mieux vous démontrer combien j'ai languï, dans ma vie, d'en arriver au stylo-bille).

C'est d'ailleurs à cette époque du porte-plume et du plumier que nous chantions dans les cours de récréation :

« Vive les vacances, à bas les pénitences.

Les cahiers au feu et la maîtresse au milieu »

Je dois préciser que si je partageais la joie de mes camarades en sautillant dans cette ronde endiablée, je fus toujours un peu choquée par la vision « brûlante » de cette pauvre institutrice sensée subir le même sort que Jeanne d'Arc.

Tout comme d'ailleurs j'ai toujours été offusquée par certaines paroles d'une autre chanson : « La Marseillaise »

Là c'était le sang « impur » qui me traumatisait.

D'une part je ne comprenais pas pourquoi on le nommait « impur » et d'autre part j'étais écœurée à la

vue de tout ce sang que j’imaginai coulant dans les sillons que les bœufs en attelage venaient de tracer.

Ce sang et ce feu donnaient des angoisses à la petite fille que je fus... et ne rassurent guère la vieille dame que je suis devenue.

EXTRAIT

Chapitre 1

Une future institutrice

Aussi loin que je m'en souviens j'ai toujours aimé l'école.

Ma mère ne me mit à l'asile (nom donné à l'époque à l'école maternelle) que l'année de mes 5 ans.

Alors que je revenais d'une promenade avec ma mère, j'avais remarqué cette vieille bâtisse située à l'angle de la rue. Elle se protégeait derrière de hauts murs gris. Ce qui attisa mon insatiable curiosité :

« Maman c'est qui qui habite là ? »

– Oh c'est rien... c'est juste une école pour les enfants qui ont des mamans qui ne peuvent pas s'occuper d'eux »

Le peu d'enthousiasme de ma mère se justifiait par son côté mère poule :

Alors elle m'expliquait :

« Tu sais y a, là-dedans, des gosses mal soignés et sales. Ils te donneraient la gale ou bien des poux !... manquerait plus que ça ! »

Seulement voilà j'étais fille unique et toujours à la recherche d'un autre moi-même avec qui jouer.

Certes il y avait bien ma poupée Marie Claude avec qui j'entretenais d'excellents rapports mais son mutisme persistant m'agaçait un peu !

De plus, la « pôvre » je me demande bien comme elle aurait pu s'exprimer avec sa bouche, en carton-pâte, béante depuis que ma mère avait essayé d'en extirper les épiluchures de pommes de terre que je lui avais données à déguster ?

Oh il y avait aussi mon petit baigneur noir en celluloïd... mais lui aussi restait désespérément muet. Il n'avait même pas pleuré le jour où, voulant le réchauffer, je l'avais posé sur la cuisinière à charbon de ma mère... Il avait juste fondu et senti très mauvais ! Ah ! il y avait aussi cette grande bringue de poupée qui marche. Mais elle non plus elle ne parlait pas... Elle se contentait de se dandiner lourdement, sous l'impulsion de mes deux mains qui la guidaient par les épaules grâce à un mécanisme métallique dissimulé dans ses fesses. (j'avais regardé par la petite fente) « Gauche droite ! gauche droite ! »

Avec toute la raideur de ses jambes de bois, elle avançait péniblement. Si grande que je pouvais la vêtir avec des vrais habits de bébé tricotés par ma mère.

Il n'empêche que j'en avais un peu marre d'être toujours seule.

Bon d'accord il y avait aussi ma maman qui chantonnait en faisant son ménage.

Quand elle avait fini, tandis que le repas mijotait en attendant papa, elle me prenait sur ses genoux, assise près de la fenêtre.

C'est comme ça que je découvris que les enfants allaient à l'école... quand ils en revenaient d'ailleurs !

« Maman ! moi aussi je veux aller à l'école !

« Attends un peu l'année prochaine... tu seras moins fragile. J'ai pas envie que tu m'attrapes la diphtérie c'est plein de maladies dans ces écoles ! »

Mais j'insistais, tant et si bien, qu'elle finît par m'y mettre !

Cet après-midi là, c'est elle qui pleura et non pas moi !

« Ah ! ça se voit que vous n'avez que celle-là, taquina notre concierge. Si vous en aviez 7 comme moi vous ne feriez pas tant de chichis ! »

Mais moi j'étais déjà partie rejoindre les autres enfants à la suite du rang.

C'est ainsi que je fis la connaissance du 2^o homme de ma vie (le 1^o étant mon père).

Jojo Hugon, en habitué des lieux, me prit par la main et on ne se quitta plus durant toute notre brève scolarité.

Ah il m'en a rendu de services « mon jojo Hugon »(oui c'est ainsi que je l'appelais)

D'abord il se dévouait pour sucer la pastille de « vitamines » qu'on nous distribuait à la récré et que ma mère m'avait formellement interdit de déguster :

« Moi, je te nourris correctement ! On n'a pas besoin de leurs cochonneries », avait-elle précisé !

Ensuite il me permit de prendre ma maman en flagrant délit de mensonge...

N'aimant pas se lever tôt, surtout en période hivernale, elle me laissait croire qu'il n'y avait pas classe le matin.

Or, un après-midi, mon jojo me demanda :

« Pourquoi tu viens pas le matin ?

– Parqu’y a pas école !

– Mais si y a... moi ma maman elle m’y met »

Aussi lorsque ma mère vint me chercher, je lui fis part de mon mécontentement, du haut de mes 5 ans :

« Maman ! je me suis aperçue que tu étais une menteuse ! » lui dis-je d’un ton solennel... »

Prise en défaut, ma mère m’expliqua que, si elle ne me mettait pas en classe le matin, c’était pour éviter que je ne prenne froid en sortant de mon lit bien chaud pour retrouver à l’extérieur une atmosphère glaciale... Ben oui nous subissions le rude climat du massif central.

(Plus tard elle me racontera combien elle avait été époustouflée par ma remarque... de petite effrontée !!!)

Et puis, nous dûmes partir, sur le conseil des enseignantes, pour nous éloigner des risques des bombardements qui visaient la manufacture d’armes de Saint-Étienne.

Adieu Jojo ! Je ne te revis plus jamais...

Ma deuxième école se trouvait dans le petit village où nous nous étions réfugiés : Sorbiers.

Là, point de maternelle, mais deux classes primaires tenues par des religieuses « défroquées ».

De cette école, je ne retiens que peu de souvenirs...

Tandis-que les grandes travaillaient sur des ardoises ou des cahiers, la maitresse me prenait à part. Elle m’installait sur une petite chaise face à ses genoux sur lesquelles elle avait placé un livre grand ouvert.

Qu’y avait-il sur ce livre ? Mystère !

La guerre terminée, je regagnais la ville avec mes parents.

Ma mère m'inscrivit dans une institution religieuse située près de notre domicile, tenue par des sœurs, porteuses de curieuses coiffes noires cernées de cornettes empesées et d'un blanc immaculé.

L'observation de ces drôles de bonnet occupa toute ma matinée.

Que fis-je ? Qu'appris-je cette année-là ?

Rien !... à part l'acte de contrition, ainsi que l'art et la manière de confesser ses péchés... Ah j'oubliais, que ce fut dans la petite chapelle de cette école que j'ingurgitais pour la première fois « le corps du Christ ».

Vêtue d'une petite robe blanche, confectionnée par ma mère, le visage auréolé d'une couronne de fleurs, je fis ma très honorable première communion, sous le regard attendri de ma mère et le clin d'œil encourageant de mon père... Car j'avais un sacré trac : celui de mordre une jambe ou un bras de ce pauvre type déjà en si piteux état sur la croix...

Pourtant les bonnes sœurs nous avaient bien expliqué que l'hostie n'était qu'un « symbole » mais comme je ne connaissais pas encore le sens de ce mot, je n'en dormis pas de la nuit précédant ce grand événement !!!

Souvent mise au piquet, (pour bavardage), par la sœur Marie-Joseph (que je détestais), je ne me souviens que de l'envers du tableau... (oui c'est là-dedans que se trouvait le piquet !)

Mais je finis par l'apprivoiser cette vieille bigue... en jouant la carte du mimétisme... J'avais remarqué que, lors des 4 prières de nos journées d'écolières,

elle posait son menton sur ses mains jointes puis fermait les yeux... (les entrouvrant, par intermittence, pour nous surveiller d'un œil critique.)

Il me vint l'idée de faire de même... et elle s'en aperçut : « Regardez la petite Colette comme elle est pieuse, faites comme elle ! » suggéra-t-elle à mes petites camarades.

Cela la rendit un peu plus indulgente... parfois elle feignait de ne pas remarquer mon incorrigible bavardage.

Par contre je me remémore avec attendrissement les cours d'histoire sainte de sœur Bénédicté.

Je l'écoutais, béate ! Elle nous lisait des textes d'une voix douce mais persuasive. On sentait chez elle une grande bonté et beaucoup d'amour. Elle nous souriait à la différence de sœur Marie-Joseph qui restait figée dans sa bigoterie.

Elle trouvait toutes ces histoires que j'adorais dans un livre que nous possédions toutes sur notre bureau.

En évoquant cela, il me revient cette odeur merveilleuse de livre neuf qui m'incitait à plonger mon nez contre ses pages en papier glacé (ma madeleine de Proust).

Nous suivions le texte du regard et pas une fois il ne me vint à l'idée de détourner la tête pour bavarder. Ses images en noir et blanc me subjuguèrent, m'emportant ailleurs... dans une autre vie, en d'autres lieux.

L'année scolaire se termina...

J'avais 7 ans... l'âge de raison aux yeux de maman. Elle réalisa soudain qu'elle ne pourrait pas toujours me garder à deux pas de la maison... qu'il lui fallait accepter de me laisser grandir.

Elle se décida donc à m'inscrire à l'école Jules Ferry à 1km environ de notre appartement.

Elle n'eut pas d'autre choix que de respecter la carte scolaire car elle avait essuyé un refus de la part de la directrice de la rue César Bertholon, à deux pas de chez nous pourtant, mais qui n'avait pas notre secteur sur sa liste.

Par un frais matin du 1^{er} d'Octobre, jour de rentrée scolaire à l'époque, elle m'y conduisit.

Me faisant mille recommandations :

« Maintenant que te voilà grande, tu feras les trajets toute seule... Alors écoute-moi bien. Tu ne traineras pas en route... rappelle-toi l'histoire du chaperon rouge !

Ici nous traversons la place Desnoët... tu vois ces campements en bois ? C'est le logement des prisonniers allemands... Surtout tu ne leur parles pas et s'ils t'offrent des bonbons tu refuses... ils sont peut-être empoisonnés. »

Lors de mon inscription, ma mère avait signifié à la directrice que je ne savais pas lire.

Je rentrais donc en CP !

Je n'eus guère le temps de m'habituer à ma nouvelle classe.

Après quelques coups d'une baguette, longue et flexible, sur des lettres et syllabes, soigneusement tracées sur le tableau noir, avec pleins et déliés, la maitresse me prit par la main, pour me conduire dans la classe à côté :

« Je crois que la petite est pour vous, chère collègue, elle sait lire ! »

Je n'y comprenais pas grand-chose à cette salade mais apparemment c'était bon signe puisque la

nouvelle institutrice m'accueillit les bras ouverts et avec un franc sourire.

Elle m'installa sur un petit bureau placé près du sien. Poste idéal qui me permettait d'admirer de beaux genoux, ronds et roses, agrémentés... de fossettes. Cette demoiselle, toute en rondeur, fit de suite ma conquête... Sa gentillesse n'avait d'égale que sa bonne humeur.

Las !... je dus la quitter aussi.

Elle se justifia :

« Je ne peux pas te garder chez moi, ma puce... tu sais lire couramment... tu perdrais ton temps dans ma classe. »

C'est ainsi que j'atterris au CM1 chez une certaine Mme Décras !

Mes parents étaient partagés entre fierté et surprise :

« Mais quand t'as appris à lire... On s'en est pas aperçu, interrogea maman ?

– Quand je te disais qu'elle sortirait le chat de son écuelle « notre mimille », proclama mon père, en tirant sur sa pipe ! »

Croyez-bien que moi non plus je n'avais rien vu venir...

Quand et comment avais-je appris à lire ?

Dans le livre ouvert sur les genoux de la sœur « défroquée » à Sorbiers ?

En parcourant le livre d'histoire sainte de sœur Bénédicté ?

Nul ne le saura jamais.

Ainsi donc je rentrais en CM1, 15 jours après les autres élèves ! Et là je dus y rester toute l'année, à mon grand désespoir, car entre Mme Décras et moi ce ne fut

pas le grand amour. (tiens au fait on aurait peut-être pu la mettre au milieu... du feu de la chanson !)

Était-ce le fait d'avoir brûlé quelques étapes ? Je ne comprenais pas tout, et quand j'interrogeais ma nouvelle maîtresse, elle me répondait :

“T'avais qu'à bien écouter”

Alors, le coude sur la table, le menton posé sur ma main, je boudais !

Le calcul mental quel supplice !

“un deux trois : levez vos ardoises !”

Invariablement je me trompais d'un chiffre ce qui me valait cette réflexion de Mme Décras :

“Décidément tu es la reine des étourdies !”

Alors je re... boudais.

Je ne souriais plus jamais, passant mes journées à faire la moue pour bien montrer à ma nouvelle institutrice que je ne l'aimais pas. Mais cahincaha, je finis par rattraper mon retard et m'intégrais à ma nouvelle classe.

En Juin on me déclara : « bonne pour le passage en CM2 »...

Or, il se trouvait que cette classe était tenue avec fermeté par une certaine Mme Seytre... la hantise des élèves !

Cette maîtresse, toujours vêtue de noir et... avec du poil au menton, criait si fort que nous l'entendions depuis les autres classes. Ajoutons à cela des coups et des vibrations dont nous redoutions l'origine :

“Avait-elle tué une élève d'un coup de règle ?

Avait-elle cassé un objet ?”

A la récréation, ses élèves interrogées entretenaient le suspens :

“Fouilla ! Vous allez voir quand vous serez dans sa classe” !

J’aurais cent fois préféré aller chez la Directrice. Cette femme, douce et coquette, (avec du rouge à lèvres ma chère !), tenait la classe du certificat d’études...

Bref, à la rentrée scolaire suivante, je n’en menais pas large.

Et pourtant, celle que nous craignions toutes, devint mon ange gardien, grâce à qui je pus réaliser mon rêve : “devenir institutrice” !

D’abord elle n’était point la mégère que nous avions supposé.

Elle criait certes, mais toujours à bon escient, c’est-à-dire pour dissiper nos étourderies :

“Mais enfin vous avez de la peau de saucisson devant les yeux ?

Regardez le tableau de l’impératif présent :

ChantE... chantons chantez.

FiniS... finissons finissez”

... hurlait-elle, en brandissant la souple et longue baguette pour désigner les colonnes tracées de ses mains expertes.

Parfois son coup de gueule s’accompagnait d’un ébranlement de l’estrade qu’elle frappait d’un pied nerveux...

Cela nous inquiétait mais, d’un œil malicieux, on guettait le moment où le bois, déjà fendu, rendrait l’âme dans un ultime craquement.